

Le pianiste Nicholas Angelich aime Brahms... et le fait entendre (MAGAZINE)

Par Benoît FAUCHET
=(PHOTO ARCHIVES)=

PARIS, 9 mars 2010 (AFP) - Aimez-vous Brahms ? A cette question fameuse, le plus français et européen des pianistes américains, Nicholas Angelich, répond par l'affirmative, en affichant sa passion sans exclusive de la musique romantique, en concert et au disque.

Le musicien, qui fêtera ses 40 ans en décembre, se produira mercredi soir en récital à Lyon puis samedi à Paris, au Théâtre des Champs-Élysées, dans un programme associant Beethoven à Rachmaninov.

Mais c'est Brahms qui, une nouvelle fois, devrait mettre Nicholas Angelich sous les projecteurs.

Le pianiste le jouera le 20 mars dans le cadre du Printemps des arts de Monte-Carlo et sortira lundi son septième album consacré au compositeur allemand chez Virgin Classics (EMI).

Au programme de ce disque: les "Klavierstücke" op.76, dont Nicholas Angelich flatte la "beauté sauvage et âpre", selon ses mots. Mais aussi le 2e "Concerto pour piano", où il dialogue de manière féconde avec l'Orchestre de la Radio de Francfort dirigé par Paavo Järvi.

"Ce concerto m'accompagne depuis des années, depuis mon enfance en fait", confie à l'AFP l'artiste. Une jeunesse très musicale: son père est violoniste à l'Orchestre symphonique de Cincinnati (Etats-Unis), sa mère est pianiste et a été son premier professeur, "très tôt et pendant très longtemps".

Elle avait "étudié avec une élève d'Alfred Cortot", glisse son fils pour évoquer les liens familiaux avec la grande école française de piano. Lui-même arrivera dès l'âge de 13 ans en Europe pour parfaire sa formation, au Conservatoire de Paris, auprès d'Aldo Ciccolini, Yvonne Loriod et Michel Béroff.

"Je suis Américain mais ça fait plus de 25 ans que je vis ici, alors je suis presque Français ! Et je me sens très proche de l'Europe, de l'idée de toutes ces cultures différentes réunies", souligne Nicholas Angelich, qui se voit comme "un Gipsy", eu égard au "côté très déraciné de son histoire familiale - son père est originaire de Macédoine, sa mère de Russie.

Si Brahms convient bien à sa technique solide, le pianiste affiche un certain éclectisme. "Mon répertoire fait une large place à la musique allemande et à la musique romantique, mais il ne faut pas s'enfermer", fait-il valoir.

La musique contemporaine ne l'effraie pas: il a créé un concerto "sans orchestre" de Pierre Henry, joué pour Pierre Boulez, Karlheinz Stockhausen ou Olivier Messiaen, et trouve particulièrement précieux "le fait de pouvoir dialoguer avec les compositeurs" vivants.

La musique de son temps lui manque. "Je n'y reviens pas autant que je le voudrais", regrette-t-il. "Cela fait partie des problèmes du pianiste: on a un tel répertoire à notre disposition!".

Nicholas Angelich parle de sa condition avec passion mais n'en cache pas les

Mardi 9 mars 2010

servitudes. "On a beaucoup de chance mais ça reste très difficile. Il faut toujours garder de la fraîcheur et du temps pour travailler et évoluer, en tant que musicien et en tant que personne", dit celui qui se limite à quelque 80 dates par an en comptant les récitals, les prestations avec orchestre et les concerts de musique de chambre (avec les frères Capuçon, Antoine Tamestit, Gérard Caussé notamment).

"Je pense qu'avec les oeuvres, on vit presque des relations comme avec les gens. C'est un engagement. La musique vous demande beaucoup. Elle donne beaucoup aussi. Dans certains moments difficiles, je crois qu'elle m'a sauvé", conclut-il.